Philippe Ndong Ndoutoumé

LE MVETT (*)

— Je sème le vent !
— Oui !
— Je tire l'éléphant !
— Oui !
— Ce jour est un dimanche !
— Oui !
— Que les oreilles écoutent !
— Qu'elles écoutent le mvett !

Le Peuple d'Engong ou les Immortels :

GENEALOGIE

Oyono Ada Ngono, dans son coma, entra dans le néant. Il ne voyait rien, il n'y avait rien. Puis soudain Aki-Ngoss (œuf de cuivre) se forma avec quatre faces. Il grossit démesurément devant Oyono Ada ahuri, explosa et donna naissance à Mikour-Mi-Aki (l'infini).

— Mikour-Mi-Aki engendra Biyem-Uema-Bi-Nkour (nébuleuses).
— Biyem-Yema engendra Dzop-Biyem-Yema (le Ciel).
— Dzop engendra Bikoko-Bi-Dzop (les Cieux).
— Bikoko engendra Ngwa-Bikoko (1er esprit).
— Ngwa engendra Mba Ngwa (2e esprit).
— Mba Ngwa engendra Zokomo Mba (3e esprit).

(*) Extrait d'un ouvrage à paraître aux Editions « Présence Africaine ».

(*) (Le mot « Mvett », ou « Mver » selon les régions, désigne à la fois l'instrument utilisé, le joueur et les épopées racontées desquelles se dégage toute une littérature. Le mot « Mvett » dans son sens le plus large est synonyme de culture Fang : il évoque la puissance de l'homme, de l'homme considéré comme l'élément moteur de la vie, sans lequel la vie serait une œuvre imparfaite de Dieu...) — Note de l'auteur.

— Zokomo engendra Nkwo Zokomo (4e esprit).
— Nkwa engendra Mebegue-Me-Nkwa (5e sprit).
— Mebegue engendra trois esprits :
a) - Zame-Ze-Mebegue (Dieu de la Terre, des hommes et du souffle) (6e esprit).
b) - Kare-Mebegue (Dieu ascendant des Immortels, habitant d'un monde inconnu des hommes) (7e esprit).
c) - Zong-Mebegue (8e esprit dont on ignore encore les attributions).

Venons-en à la descendance de Kare-Mebegue, Dieu des immortels, qui nous intéresse dans le mvett. Pour ne pas fatiguer le lecteur au risque de lui faire perdre la généalogie à cause d'une grande multitude de noms, nous énumérons uniquement les immortels de la famille dont sont issus les héros du conte ci-après.

— Kare-Mebegue engendra Ola-Kare
— Ola-Kare engendra Zame-Ola
— Zame-Ola engendra Otsé-Zame
— Otsé-Zame engendra Na-Otsé
— Na-Otsé engendra Etsang-Na qui fut très prolifique. On l'appelle aussi Ekang-Na.
— Etsang-Na engendra Evine-Etsang
— Evine-Etsang engendra :
a) - Mba-Evine
b) - Oyono-Evine
c) - Ango-Evine.

a) Mba-Evine épousa Bela-Midzi et engendra :

1. *Akoma Mba,* le chef suprême du peuple d'Engong, l'homme dont le « Secret n'a pas de secrets , puissance invincible, pouvoir créateur illimité, sagesse inimaginable. A entouré la vie d'une toile inaccessible à la mort. Est craint et envié de tous les peuples. Profondeur de la Connaissance, unique en son genre, ses frères l'appellent Biyang ou le Dominant. Il a un fils redoutable : Ondo Biyang.

2. Ondo Mba qui engendra *Engouang-Ondo,* le chef de l'armée d'Engong, pouvoir magique insondable, taureau des batailles, faveur et violence mais paix et bonté. Beau comme un palmier, droit et dur comme la poutre qui soutient la claie de bambou dans la case, Engouang-Ondo possède le vampire le plus puissant du monde. Il voit la nuit, il voit le jour, il voit l'invisible. Ses admirateurs l'appellent Beko-Ondo ou l'Altier et les jeunes filles Nang-Ondo ou le Magnifique.

b) Oyono-Evine engendra Endong-Oyono ou Etounga-Oyono.

— Endong-Oyono engendra le *Medang-Boro-Endong,* le brave des braves, pair et compagnon avec Akoma-Mba. Un énorme calao loge dans son oreille gauche. Il a engendré :

1. *Nzé-Medang*, la panthère souple qui pimente les yeux des nourrissons, torture les adversaires téméraires, secoue les feux, renverse les montagnes ! La mère est issue de la tribu des « joues pleines », son épouse de la tribu des pilleurs.

2. *Angone-Zok-Endong,* homme dont la témérité dépasse la raison. Sa mère est issue de la tribu des fantômes. Il vit chez les hommes comme il vit chez les esprits et c'est pour cela qu'on l'a surnommé la Fourche. C'est un homme de palabres.

3. *Medza-Metougou-Endong* qui engendra le terrible *Obiang-Medza,* beau comme un matou, perfide comme un poignard, nage comme un poisson, vole comme une hirondelle. Ramène à la raison les ennemis « aux oreilles dures ».

c) Ango-Evine engendra Meyé-M'Ango
Mayé-M'Ango engendra Engouang-Meyé
Engouang-Meyé engendra Mfoulou-Engouang.

Jusque-là la descendance d'Ango n'avait pas encore un homme puissant. Et l'on disait à Engong : « Etouga a engendré des Rocs, Mba a engendré des Fers, mais Meyé-M'Ango a enfanté de la gangue... » Mais Mfoulou-Engouang frappa le mur et engendra :

— *Ntoutoune-Mfoulou,* l'orage, l'homme sans peur et que nul ne peut surprendre. Irascible comme le serpent python, impétueux comme un fleuve hérissé de rapides, brutal comme l'ouragan, Ntoutoume-Mfoulou est la rage d'Engong et la terreur des peuples. Quand, devenu grand, il apprit qu'il faisait partie de la « gangue » sa colère ne connut plus de limite. Il se battit en duel contre les descendants d'Etounga et de Mba. Ni vaincu ni vainqueur, il balaya cette assertion et institua :« Etounga a engendré des Rocs, Mba a engendré des Fers et Meyé-M'Ango a engendré des Marteaux pour briser les rocs et assouplir les fers ! » Force de Dieu, courage de Diable, il accable la Mort d'injures qui ne reçoivent point de réponse ! Ses frères l'appellent Nyélé-Mfoulu, le Oui de Mfoulou, car il a dit oui à la mort et non à la vie. Mais la mort hésite toujours à le prendre. Son père l'appelle avec orgueil Ossou-Mame, le Volontaire de toutes les missions périlleuses.

Récapitulons les hommes puissants :

a) *descendance de Mba-Evine :*

1. Akoma-Mba ou Biyang-Bi-Mba 2. Ondo-Biyang 3. Engouang-Ondo	} les Fers

b) *descendance d'Oyono-Evine :*

1. Endong-Oyono ou Etonga-Oyono
2. Medang-Boro-Endong
3. Nzé-Medang
4. Angone-Zok-Endong
5. Medza-Metougou-Endong
6. Obiang-Medza

} les Rocs

c) *descendance de Meyé-M'Ango :*

— Ntoutoume-Mfoulou } les Marteaux

Signalons que dans la famille de Mba-Evine se trouvent *Angoung-Beré-Mba*, le magicien d'Engong et *Abiéré-Mame-Mba*, le joueur de tam-tam.

Font partie du Conseil des Anciens :

— Akoma-Mba
— Medang-Boro
— Mfoulou-Engouang
— Medza-Metougou
— Angoung-Beré-Mba
— Nsing-Beré Mba (frère du précédent, longtemps demeuré dans l'ombre d'où il vient d'émerger en mettant au monde un enfant redoutable Nguéma-Nsing-Beré).

Se retrouvent souvent sur les champs de bataille :

— Engouang-Ondo
— Ondo-Biyang
— Nzé-Médang
— Angone-Zok
— Obiang-Medza
— Ntoutoume-Mfoulou
— Nguéma-Nsing-Beré

Sont plus jeunes parmi ces guerriers :

— Ondo-Biyang
— Nzé-Medang
— Obiang-Medza
— Nguéma-Nsing-Beré.

Le peuple d'Okü ou les Mortels.

Présentons maintenant le peuple d'Okü ou les mortels. Il habite le pays qu'on nomme « Mikour-Megnoung-N'Ekombing » — « Lointain-Brumeux Pays de tam-tam ». Ce peuple, dont la

race est semblable à la terrienne, est d'une gaîté et d'une soif de conquêtes insatiables. Mais sa principale préoccupation est de s'emparer de l'immortalité jalousement gardée sur le peuple d'Engong. Dure besogne. Suicide volontaire. Une porte cependant lui est ouverte : la force et la puissance étant les secrets de la magie il faut les insuffler à certaines personnes qui naissent à Okü. Pour cela, les magiciens d'Okü doivent œuvrer sans répit, chercher à rivaliser d'adresse et de puissance avec leurs homologues d'Engong.

Engong et Okü vivent dans une hostilité constante. L'homme d'Okü, dès qu'il prend conscience de sa puissance, assujettit ses populations, élimine ses égaux et s'élance à la conquête de l'immortalité. Un combat s'engage entre lui et les hommes d'Engong. C'est alors un véritable poème épique.

Le peuple d'Okü, à l'origine pacifique, aime les réjouissances de toutes sortes qui en font un monde de fêtes. Pendant les temps de paix, les tams-tams résonnent de tribu en tribu, les chasses et les pêches sont fructueuses, les fiançailles et les mariages vont bon train. Parfois un immortel en quête d'une épouse vient à passer et provoque dans le pays une animation singulière. Ici il est accueilli dans un enthousiasme délirant, là tous les villages se vident à son passage, plus loin, il lui est réservé une hostilié torride.

— Que les oreilles écoutent !
— Qu'elles écoutent le mvett !

Une naissance à Okü.

Le ciel était beau, le soleil splendide. Dans l'atmosphère surchauffée, des bandes de papillons à la robe immaculée voltigeaient. Des pigeons roucoulaient derrière les cases. A l'ombre des vérandas les moutons broutaient l'herbe conservée la matinée au pâturage, tandis que les poules s'ébrouaient dans la poussières que la saison avait rendue grise.

Sous les bananiers, des enfants bedonnants et criards jouaient à cache-cache. Au loin dans la montagne herbeuse retentissaient les aboiements des chens, le son des grelots et les hui ! hui ! d'un chasseur poursuivant le gibier. Quelque part dans la forêt environnante la cognée frappait durement contre un arbre. La sécheresse avait atteint son apogée.

Dans le corps-de-garde, couché sur le côté à même un lit de bambous vernis, la tête appuyée sur la paume de sa main gauche, un vieillard décrépit fumait tranquillement sa pipe. Sa barbe blanche encadrait un visage au regard impénétrable. Retirant la

pipe des lèvres, il éructa violemment, s'étira, bailla, puis s'assit. Il caressa sa barbe d'un geste machinal et appela :

— Ndoumou-Obame !

Un homme assis à l'utre bout du corps-de-garde bondit et vint se planter devant le patriarche.

— Me voici, père, répondit-il.

— Ton épouse est-elle déjà en travail ?

— Depuis deux jours, père.

— Cette nuit, poursuivit le vieillard, tu sonneras le tam-tam magique afin de réunir tous les initiés de la tribu des Flammes. Nous procèderons à un grand rite qui déterminera le genre d'homme que ta femme mettra au monde. Je veux qu'il soit puissant, gardien de la paix, protecteur des faibles, réputé pour sa bonté et sa richesse, connu de toutes les couches sociales, depuis le malheureux qui grille son bout de manioc au feu, jusqu'aux forces les plus mystérieuses de la nature.

— Entendu, père. J'agirai selon ta volonté.

Dans la case envahie de vieilles femmes, Ntsame-Ondo, l'épouse de Ndoumou-Obame râlait. Dans ses entrailles le bébé bougéait. Il voulait sortir de cette éternelle nuit chaude. Il en avait assez de se sentir prisonnier dans un monde où l'on ne parlait point. Il voulait voir ce qu'on lui avait raconté au pays des esprits d'où il venait : la terre, le soleil, les étoiles, la lune et surtout les hommes.

Mais diantre, où était le chemin conduisant à ce monde merveilleux ? Fallait-il plonger de la tête, déchirer cette carapace gluante dont les contractions devenaient de plus en plus énervantes ? Il bondit. Ntsame-Ondo pousse un hurlement atroce. Deux vieilles femmes la soutiennent, lui prodiguent force caresses et paroles obligeantes.

Depuis longtemps le soleil avait disparu. Des étoiles scintillaient dans le ciel bleu. Toutes les portes étaient déjà closes. Ndoumou-Obame sortit du corps-de-garde, frappa le tam-tam à deux tons :

Le tam-tam appelle ! le tam-tam appelle !
Le tam-tam appelle tous les initiés de la tribu !
Initiés de la tribu, ouvrez les oreilles !
Initiés de la tribu, venez vite, venez vite !
Venez à Nkobam, village d'Obame-Ndong !
Qui frappe le tam-tam ?
Ndoumou-Obame, fils d'Obame-Ndong !
Venez vite, venez vite, vite, vite !

— C'est bien, dit Obame-Ndong, tirant de sa pipe d'énormes bouffées de fumée.

De tous les coins de la tribu des Flammes des murmures s'élevèrent. Dans l'air, des hommes, transformés en énormes chauves-souris, volaient et allaient atterrir à Nkobam, village d'Obame-Ndong, où ils reprenaient leur forme humaine ! Cent, deux cents, trois cents individus s'amassèrent dans la cour. Obame-Ndong se leva, secoua son chasse-mouches et dit :

— C'est moi qui vous ai appelés. Depuis que le monde est monde, la tribu des Flammes possède des magiciens comme toutes les autres tribus. Mais nous n'avons jamais eu un Chef capable de commander, de diriger énergiquement notre tribu. Nous sommes la risée des autres peuples du globe. J'ai pensé qu'il fallait remédier à cet état de choses et cela sans tarder. Voilà. Ntsame-Ondo, la femme de mon fils Ndoumou-Obame, est en travail. Elle va mettre au monde un garçon. Nous devons en faire un géant, un Chef, un homme de caracère, de cran, une énergie.

— Et que mangerons-nous en retour ? questionne un vieillard centenaire.

Ndoumou-Obame tressillit : il pensait à sa femme.

— Moi-même, répondit Obame-Ndong sans hésiter, mais pas avant d'avoir réalisé ce que je vous propose.

— D'accord, répondirent en chœur les trois cents magiciens.

A ce moment des cris de joie retentirent dans la case de Ntsame-Ondo. Un beau bébé piaffait, tenu par une vieille femme aux joues creuses. Ntsame-Ondo était libérée.

Obame-Ndong bondit, pénétra dans la case, ramassa le garçonnet devant les yeux ébahis de sa mère et des femmes présentes, sortit, fit un signe à l'assistance qui se transforma instantanément en chauves-souris géantes. Tous s'envolèrent dans la montagne.

— Jouons le mvett, jouons le mvett !
Entendons le langage des cordes !
Entendons le langage du vent !
Les marmites bouillent dans les cases !
Mais l'estomac des hommes se sent point des faim !
Les oreilles des hommes digèrent le mvett !
Je sème le vent !
— Oui !
— Je tire l'éléphant !
— Oui !
— Ce jour est un dimanche ! (1)
— Oui !
— Qu'écoutent vos oreilles ?
— Elles écoutent le mvett !

---

(1) C'est le dimanche où chacun est tout libre d'écouter le mvett sans autres occupations.

Obame-Ndong se planta au milieu de l'assistance qui avait formé un vaste cercle sur la montagne rocheuse. Il tenait le nouveau-né dans ses bras. Ses yeux dans la nuit brillaient comme des lucioles. Pour s'assurer qu'aucun initié étranger à la tribu des Flammes ne s'était effrontément introduit dans cette cérémonie intime, son regard perçant allait de l'un à l'autre des invités qui l'observaient silencieusement. Ses soupçons dissipés, il se rasséréna. Puis il appela :

— Minko M'Obiang !
— Me voici, répondit un vieillard étonnamment robuste.
— Cache la lune et les étoiles !

Sans se faire prier, Minko M'Obiang bondit au milieu du cercle, ouvrit un sac de cuir enfumé, en sortit une corne d'antilope garnie d'une poudre noire dont il s'imbiba la langue et les narines. Soudain il se raidit. Sa poitrine se gonfla et il éternua si violemment que les animaux de la brousse et les hommes couchés dans les cases crurent entendre un grondement de tonnerre !

Aussitôt d'énormes nuages noirs couvrirent le ciel. La nuit, une nuit de charbon, drapa la nature. Sur les bananiers et les avocatiers, des hibous se mirent à chanter. Les fourous et les moustiques se répandirent dans l'air et dans les cases. Réveillés par les chants lugubres des hibous et les piqûres d'insectes, les non-initiés connurent un instant l'angoisse de ces nuits pleines de mystères...

— Ouvre la poitrine du bébé, commanda Obame-Ndong.

Minko M'Obiang cracha la poudre noire imbibée de salive sur la poitrine du nouveau-né. Elle s'ouvrit, laissant voir des poumons frais et un cœur palpitant.

— C'est bien, apprécia Obame-Ndong. Maintenant, initiés, je fais appel à tout votre savoir. Remplacez tous les organes de cet enfant, à l'exception de ses muscles et de sa peau, par du fer. Oveng-Ndoumou-Obame, comme nous l'allons désormais appeler, sera un homme double dans un même corps. Homme et fer il fera appel à l'un ou l'autre de ses doubles selon les circonstances. Oveng-Ndoumou-Obame sera un géant. Il commandera la tribu des Flammes. Il commandera les autres tribus et les autres peuples. Il ne mourra point. Avec ses organes normaux, préparez la poudre magique dont vous imprégnerez ses organes de fer. Ne commettez aucune erreur qui puisse un jour lui être fatale. Au travail ! je vous observe !

Tandis que les magiciens œuvraient, Obame-Ndong chantonnait :

— Je suis Obame-Ndong, je suis Obame-Ndong
Je suis Obame-Ndong de la tribu des Flammes
O Esprits invisibles, écoutez-moi
Puissances naturelles, regardez-moi
Fleuves grondants, cessez de mugir.
Foudre du ciel, arrête ta colère.
Je vous convie, ô Mystères des mystères,
A faire d'Oveng-Ndoumou-Obame
Une force, une Energie, un Immortel.
Que sa richesse soit illimitée
Et sa puissance invincible !
Que nul devant lui ne résiste
Et que partout dans l'univers il commande !

Après cette incantation, Obame-Ndong se tut. Il parut transporté dans ce pays de mystères que seuls connaissent les initiés. Pris tout à coup d'un spasme violent, il renifla l'air, toussa, resta un instant immobile, les mains jointes, les jambes écartées. Des murmures de triomphe s'élevèrent discrètement de l'assistance. Revenu à lui Obame-Ndong regarda le bébé qui s'épanouissait d'un sourire paisible. Il l'arracha aux magiciens. La besogne avait parfaitement réussi.

« Sonnez le cor », dit-il. Le son du cor retentit, la montagne rocheuse se fendilla, tous entrèrent dans le trou béant, puis la montagne se referma.

« Dans deux jours, au village, dit Obame-Ndong, je mourrai d'un rhume. Au lendemain de mon inhumation, la nuit, vous retirerez mon corps de la fosse, l'apporterez ici. Vous savez ce que vous devrez en faire. »

Des cris de joie emplirent le cœur de la montagne, tandis que les initiés dansaient en rond en chantant la gloire de la magie et la puissance des êtres invisibles...

— Qu'écoutent vos oreilles ?
— Elles écoutent le mvett !
— Qui joue le mvett ?
— Ndong-Ndoutoume,
Fils de Ndoutoume-Medzo (2)
De la tribu des Sangliers ! (3)

Ndoumou-Obame pénétra dans la case de Ntsame-Ondo, son épouse. Il se tourna vers Oveng-Ndoumou-Obame, son fils, qui

(2) **Ndong Ndoutoume :** L'auteur. L'artiste se plaît à introduire son nom dans le poème chanté que reprennent en chœur les auditeurs.
(3) **Tribu des Sangliers :** Tribu de l'auteur : les Yengüs qu'on retrouve au Cameroun, en Guinée équatoriale et au Gabon.

avait déjà six lunes. A cet âge sa santé était de fer et sa force prodigieuse. Bardé de muscles d'acier, le regard direct, les épaules larges, la poitrine massive, brutal comme un torrent, souple comme un chat, il avait tout d'un être surnaturel. Il paraît avoir quatorze grandes saisons sèches, au grand étonnement de sa mère et à la grande satisfaction de son père.

Ndoumou-Obame le saisit par le bras et l'entraîna au corps-de-garde.

— Mon fils, lui dit-il, l'ère de ton règne a sonné. Dans quelques jours toute la tribu des Flammes se réunira dans ce village pour te saluer et recevoir des consignes. Sois un chef autoritaire. Un bon chef pardonne rarement mais châtie fréquemment. Il défend sa tribu et sa nation, soumet les autres peuples. Il ne craint ni le feu du ciel ni la colère des hommes ! Il incendie les villages rebelles, massacre sans merci ceux qui violent sa loi. Tout ce qui lui plaît lui revient, n'en déplaise au propriétaire. Un chef crache, hurle, gronde et tempête comme l'orage ! Il renverse des régimes, provoque des calamités !

Surexcité par ces paroles virulentes, Oveng-Ndoumou-Obame, dans un mouvement involontaire, allongea son poing qui atteignit son père au menton. Ndoumou-Obame alla choir à la renverse dans un coin. Il y resta un bon bout de temps tandis qu'Oveng-Ndoumou-Obame le regardait curieusement, ne comprenant pas la gravité de son geste. Après un instant, Ndoumou-Obame se releva, caressa son menton tuméfié et dit :

— Un chef ne frappe ni son père ni sa mère !

— Je l'ignorais père, répondit Oveng-Ndoumou-Obame tout confus.

— Le monde est plein d'embûches. Tout en régnant le chef doit être prudent et sage. Les jalousies, le désir de vengeance, les ambitions corrompent les peuples, les poussent aux progrès qui les dotent d'une puissance insoupçonnée et dangereuse. On n'est jamais unique en son genre dans cet univers. Les forces mystérieuses de la nature sont perfides et corruptrices comme des femmes. Ce qu'elles te donnent aujourd'hui, elles le donneront demain à d'autres. Ne leur accorde qu'une confiance relative. Maintenant, mon fils, rejoins ton habitation. C'est cette grande case en pierre que tu aperçois au bout du village. Tu y trouveras toutes tes armes, depuis la foudre du ciel jusqu'au simple anneau de cuivre, en passant par la fougue des fantômes, la violence des esprits, tout ce qui blesse, écrase, attache, brûle, asphyxie, creuse, anéantit... Ainsi, mon fils, tu as ta vie dans tes mains...

La cervelle d'Oveng-Ndoumou-Obame était en ébullition. Il n'arrivait pas à comprendre ces complexités de la vie propre à dérouter l'Intelligence elle-même. Il se leva néanmoins, bondit,

atterrit sur la véranda de sa maison qu'il ouvrit sans cérémonie et disparut à l'intérieur. La porte se referma d'elle-même.

La cour du village qui, quelque temps auparavant, grouillait de bambins, s'était instantanément vidée. Affolés à la vue d'Oveng-Ndoumou-Obame passant dans les airs comme un aigle en quête d'une proie, ils avaient fui et s'étaient réfugiés dans les cases.

Déjà, à travers toute la tribu des Flammes, on ne parlait que d'Oveng-Ndoumou-Obame. Dans les corps-de-garde où se fumait la pipe, dans les cases où se pilait la banane, dans les ruisseaux où se pêchait le poisson, dans les champs où se plantait l'igname, il était le sujet des conversations. Les hommes en parlaient avec admiration et les femmes avec enthousiasme. Bientôt son nom franchit les frontières de sa tribu, et les jeunes filles se l'accaparèrent dans les tribus environnentes. Elles chantaient la force de ce nouveau chef, elles chantaient sa beauté, elles chantaient ses louanges. Chantons avec elles :

— Oh ! les tam-tams résonnent :
— Bel homme ! Bel homme !
— Oh ! les tam-tams chantent
— Sa force et sa beauté !
— Oh ! les tam-tams appellent :
— Jeunes filles ! Jeunes filles !
— Oh ! les tam-tams disent :
— Venez voir ! venez voir !

Venez voir Oveng-Ndoumou-Obame !
Oveng-Ndoumou-Obame de la tribu des Flammes,
Il est beau ! il est beau !
Il est beau et fort.
Jeunes filles ! Jeunes filles !
Venez voir Oveng-Ndoumou-Obame !

— Que les oreilles écoutent !
— Qu'elles écoutent le mvett !

Le grand jour arriva. Toute la tribu des Flammes, hommes, femmes, enfants, appelés par les tam-tams frénétiques, s'amassa dans la cour. Il y eut même quelques curieux des tribus étrangères que l'on admit volontiers à cette réunion. La porte de la maison d'Oveng-Ndoumou-Obame s'ouvrit. Un lourd silence enveloppa l'assistance la durée de deux ou trois battements de cœur avant son apparition. Puis il franchit le seuil. Des clameurs de triomphe fusèrent de toutes parts, s'élevèrent dans l'atmos-

phère, se répercutèrent dans la forêt et les montagnes alentour. Sur un signe de sa main tout le monde se tut et le silence qui suivit fut de mort. L'homme avait déjà la taille d'un palmier. Il n'était ni trop gros ni trop maigre. Disons simplement qu'il était beau, d'une beauté féline, majestueuse comme un coucher de soleil sur la montagne. Un sourire franc illuminait son visage. Il parla :

— Hommes, femmes, enfants de la tribu des Flammes, je vous salue !

Sa voix était métallique, ce qui satisfit pleinement les initiés, auteurs de cette réalisation merveilleuse.

— Hommes, femmes, enfants de la tribu des Flammes, ouvrez les oreilles et écoutez. Votre tribu manquait de chef ; celui qui vous parle est le vôtre. Une tribu sans chef est une famille sans joie. Réjouissez-vous, car je suis là ! Mais Chef égale discipline. Suivez mes ordres, vous vous en trouverez bien ! Dorénavant aucune personne dans le pays, à l'exception de votre chef et de ses mandataires, ne doit se servir de tout ce qui est fer (4). Toutes les armes, tous les outils, tous les objets composés entièrement ou en partie de fer seront détruits. Voulez-vous de la viande ? du poisson ? Tendez des pièges en liane dans la forêt et des nasses en bambou dans les rivières. J'ai donné l'ordre à la nature de vous prodiguer sans réserve tout ce dont vous avez besoin : le gibier sera abondant comme les feuilles des arbres, le poisson comme les grains de sable. Le manioc, l'igname, l'arachide, le bananier pousseront partout comme de l'herbe sauvage : le pays regorgera de victuailles. Mangez, engraissez-vous, fêtez : nous sommes entrés dans une ère nouvelle.

Un torrent d'acclamations accueillit ces paroles qu'Oveng-Ndoumou-Obame poursuivait :

— Malheur à quiconque transgressera ma loi. Je n'ai pas besoin de vous signifier la façon dont il sera châtié. En voici un exemple.

Joignant le geste à la parole, il allongea le bras, empoigna le gros baobab qui se dressait au milieu du village, l'arracha de terre comme s'il cueillait une feuille de fougère, le cassa et brisa les deux bouts sur ses genoux. Les hommes n'eurent rien à commenter : ils avaient compris... Oveng-Ndoumou-Obame regarda l'assistance qui n'osait plus le fixer. Ses yeux parcoururent tout à tour les hommes, puis s'arrêtèrent sur un nommé Ela-Minko-M'Obiang, fils de Minko-M'Obiang, le grand magicien de la tribu. Ela-Minko avait la taille d'un géant. Il ne semblait nullement ému de ce qui venait de se passer. Il regardait, impassible, le

(4) **Fer** : Le mot fer a ici, comme son synonyme en tang, le sens de métal. Il rend mieux la pensée.

nouveau chef. Oveng-Ndoumo-Obame l'appela. Il bondit et vint se planter devant le chef.

— Je te charge, lui dit Oveng-Ndoumou, de ramasser et de détruire tout ce qui contient du fer. Prends ce sifflet et ce grelot métalliques. Dès que la ferraille te sera présentée dans un village, siffle. Elle sera happée par le grelot et volatilisée. Les objets du même genre qu'on t'aura cachés subiront infailliblement le même sort, quel que soit l'endroit où ils seront enfouis. Si tu rencontres un obstacle, il te suffira de prononcer mon nom et, au même insant, je serai à tes côtés. Parcours le pays, dépasse les frontières L'anéantissement total du fer amènera la paix sur le globe.

Ela-Minko-M'Obiang, heureux et fier de se voir confier une mission aussi importante, saisit le sifflet et le grelot, fit un bond ahurissant dans la cour, ordonna à la foule de se disperser et amorça la besogne.

⁂

Le fer disparaissait. Le fer se volatilisait. A travers tout le pays la nouvelle s'était répandue. Plus de sagaies. Plus de cognées. Plus de houes. Plus de fusils. Plus de fer. La paix...

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le mvett !

Ela-Minko-M'Obiang passait en sifflant. Son grelot happait du fer. Il le happait puis le volatilisait. Les hommes n'avaient cependant rien à regretter. Dans la forêt les pièges fournissaient du gibier, les nasses dans les rivières étaient pleines de poissons.

Le manioc, l'igname, le maïs et l'arachide poussaient partout. On récoltait, on remplissait les cases. L'époque des joues pleines était venue. Partout la liesse. Partout des danses. Plus de fer. La paix...

Ela-Minko-M'Obiang passait en sifflant. Son grelot happait du parvint à la tribu des Milong (les Lianes). Il anéantit le fer. Il franchit la chaîne de montagnes rocheuses « Ebivite » et arriva à la tribu de Yenkour (le Brouillard). Il anéantit le fer. La grande forêt dite « La Forêt de Feu » dépassée, il atteignit la tribu des Bilé (les Arbres) au village de Mfoumou-Angong-Ondo. Il siffla. Aussitôt lances, matchettes, cognées, houes, fusils...

s'amassèrent dans la cour. Le grelot métalique les happa et les volatilisa.

Sur ces entrefaites Mfoumou-Angong-Ondo bondit et vint se planter devant Ela-Minko-M'Obiang. Il parla :

— Je suis Mfoumou-Angong-Ondo de la tribu des Arbres. Comment te nommes-tu ?

— Ela-Minko-M'Obiang de la tribu des Flammes, répondit l'autre. Ma mission ? Faire disparaître le fer de la surface de la terre.

— Je te conseille de retourner immédiatement chez toi si tu ne veux pas devenir un cadavre à l'instant.

— Tu sais plaisanter, homme de la tribu des Arbres. Qu'appelles-tu cadavre ?

Courroucé, Mfoumou-Angong-Ondo se frappa la poitrine. Une bouffée de fumée s'échappa de sa bouche dans laquelle il plongea la main et en sortit un morceau de fer gros comme le tronc d'un baobab. Puis il bondit et écrasa le marteau sur la tête d'Ela-Minko. Celui-ci recula en titubant de douleur et faillit s'affaler sur lè sol. Un raidissement brusque, des muscles qui se bandent, Ela-Minko se remit d'aplomb. Il poussa un hurlement si épouvantable que les hommes et les femmes du village s'enfuirent se cacher dans la forêt. Puis il siffla. Son grelot passa dans les airs, happa Mfoumou-Angong-Ondo et le volatilisa. Les derniers hommes restés dans le corps-de-garde poussèrent des cris effarés et disparurent derrière les cases. Ela-Minko ramassa son grelot, jeta un regard méprisant à l'endroit où, quelques instants avant, se tenait Mfoumou-Angong-Ondo, puis reprit son éternel voyage vers l'anéantissement total du fer.

Il cheminait maintenant vers les tribus belliqueuses qui bordent le grand fleuve Mveng-Metué. Le soleil était haut dans le ciel. Des bandes d'oiseaux au plumage d'un blanc laiteux voltigeaient inlassablement dans l'air chaud. La forêt, elle, ne bougeait pas. Le vent s'était évanoui. Les arbres restaient immobiles. Le boa que la chaleur rendait mou paraissait mort dans la fougère. La panthère dans un buisson touffu ne pensait qu'à se lisser le pelage. Les chimpanzés qui, par bandes innombrables avaient employé leur matinée à ravager les plantations de cannes à sucre, piaffaient, l'air innocent, d'impatience sous les kapokiers. Il faisait lourd. Le silence, un silence irréel, planait sur la nature.

Ela-Minko-M'Obiang avançait toujours. Il allait vite. Il paraissait avoir des ailes. Soudain, à l'horizon, une traînée rouge bordée de palétuviers : le grand fleuve Mveng-Metué. Ela-Minko tressaillit. Il savait que ce fleuve draînait des flots de sang ! Il savait que les tribus avoisinant ce fleuve passaient toute leur vie à s'entretuer. Il savait également que leur fabuleuse prolifération

rendait impossible leur extermination totale. Il connaissait le nom de ces tribus : la tribu des Orages, la tribu de la Foudre, la tribu des Magnans et la tribu des Palabres. Les deux premières étaient opposées aux deux dernières. Et les guerres se succédaient, implacables, farouches, violentes. La mort battait son plein et le fleuve, gonflé de sang, débordait, inondait la contrée devenue rougeâtre et allait se perdre loin, très loin, dans le pays où la terre et le ciel semblaient se toucher. On appelait ce pays le pays des mystères. Les audacieux qui, depuis que le monde avait créé l'homme, s'étaient aventurés dans ce pays de cauchemars n'étaient jamais revenus. Son seul nom faisait frissonner et reculer les plus braves.

Tout cela se passa comme un éclair dans l'esprit d'Ela-Minko-M'Obiang. Sa mission lui pesa sur les épaules. Mais la confiance lui revient : le grelot était là. Le grelot ! Puissance mystérieuse sortie des profondeurs de la Connaissance ! Capable de volatiliser tout sur un simple geste de sa main ! Le grelot était là ! Et il y avait autre chose que le grelot. Il y avait Oveng-Ndoumou-Obame, l'homme puissant dont le pouvoir n'avait point de limite ! Ela-Minko eut honte de lui-même. « Il faut, se dit-il avec un sourire, que je sois devenu une vraie poule pour avoir peur. En avant, et à bas le fer ! »

Un coup sur la poitrine, des narines qui palpitent, un éclair dans le ciel embrasé, un grondement de tonnerre, Ela-Minko bondit... Comme un galet lancé par une fronde puissante, il passa dans les airs. Dans un sifflement assourdissant il décrivit une trajectoire gigantesque, tournoya en un large mouvement giratoire au-dessus de la tribu des Orages et atterrit dans la cour d'un grand village. Il regarda de tous côtés, le village était désert.

La tribu des Orages, toujours en état d'alerte, avait aperçu Ela-Minko-M'Obiang dans le ciel. Immédiatement les femmes, les enfants et les invalides avaient été terrés dans des grottes rocheuses. Les hommes, armés de sagaies, de gourdins et de fusils, guettaient derrière les cases. Au moment où Ela-Minko, impatient, allait porter son sifflet aux lèvres, Nkabe-Mbourou, le chef de la tribu des Orages cria « Ndouane » ! (5)

Ce fut noir. Ce fut charbon. Bientôt le noir vira au bleu touraco et du bleu touraco au rouge queue de perroquet. Ruade inqualifiable. Violence inouïe. D'abord les fusils crépitèrent. Puis les sagaies sifflèrent. Les gourdins s'échappèrent des mains des hommes. Stoïque, Ela-Minko-M'Obiang reçut l'assaut. Les tamtams de guerre bourdonnèrent. Comme mue par une puissance invisible la tribu de la Foudre arriva, infernale. Elle cracha le feu. Avec la rapidité de l'ouragan la tribu des Magnans et la

---

(5) **Ndouane** : Feu.

tribu des Palabres assaillirent les lieux. La bataille devint chaude. Et le grand fleuve Mveng-Metué draîna des flots de sang.

Ela-Minka-M'Obiang regardait ces hommes se battre. Il semblait oublié par ces tribus ennemies qui, une fois de plus, avaient eu l'occasion d'exercer leur sport favori : la guerre. Mais il siffla. Les sagaies et les fusils disparurent.

Qu'écoutent vos oreilles ?
Elles écoutent le mvett !
Chantons donc le mvett !
Chantons-avec-le-cœur !
La bouche ne peut tout dire !
La bouche parle avec des mots !
Le cœur seul sait parler,
Le cœur seul sait tout dire.
Ah, si le cœur était la bouche,
Les hommes comprendraient le mvett !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le mvett !

L'ahurissement fut général parmi les combattants. Complètement hébétés, les hommes se regardèrent, puis brusquement, comme de véritables automates, devinrent hystériques. Décidément il y avait du nouveau ! D'où provenait ce prodige ? A quoi était due cette disparition inconcevable de toutes les armes qui contenaient du fer ? Sans comprendre, les guerriers contemplaient leurs mains vides. Les plus fanatiques brandissaient leurs poings qu'ils savaient inutiles, le corps à corps, dans ces conditions, ne pouvant assurer de victoire à personne. Peu à peu la panique gagna les innombrables soldats qui, quelques instants auparavant, s'étaient battus courageusement.

Mais au moment où l'hystérie s'emparait de ces hommes ignorant jusqu'alors la démence, Nkabe-Mbourou, chef de la tribu des Orages, hurla :

— Que l'homme-crocodile s'imaginant plus puissant que la tribu des Orages se présente !

La réponse ne se fit pas attendre, car Ela-Minko bondit et se planta devant l'impudent.

— Parler est une chose. Agir en est une autre. Je suis Ela-Minko-M'Obiang de la tribu des Flammes. Je dois faire disparaître le fer de la surface de la terre. Es-tu mécontent ?

— Cet affront en vaut la peine.

---

(6) **Homme-crocodile :** homme puissant.

Ela-Minko M'Obiang allait porter son sifflet aux lèvres lorsque, plus prompt que le serpent vert, Nkabe-Mbourou se frappa la poitrine. Une corde en sortit, qu'il projeta sur le sifflet d'Ela-Minko. Le sifflet magique arraché, Nkabe-Mbourou le porta à ses lèvres. Le son métallique retentit. Mais quelle surprise ! Au lieu d'être volatilisé, Ela-Minko fut seulement ligoté par des liens invisibles. Nkabe-Mbourou lui retira le grelot. La stupéfaction paralysa les témoins de cette scène. Ouvrant un sac de cuir noirci, Nkabe-Mbourou empoigna un nerf d'hippopotame avec lequel il rossa durement l'homme de la tribu des Flammes. Ela-Minko-M'Obiang cria :

— Oveng-Ndoumou-Obame ! Revivrai-je ? Je ne reverrai probablement pas le coucher du soleil !...

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
On voit tout, on voit tout !
On voit tout sur la terre des hommes !
On voit la lumière !
On voit l'obscurité !
On voit le bonheur !
On voit le malheur !
On rit, on danse on se réjouit !
On pleure, on souffre, on meurt !
Qu'écoutent vos oreilles ?
Elles écoutent le mvett !

Un coup au cœur, le cerveau qui bouillonne ! L'oiseau annonciateur de malheurs chanta derrière les cases ! Oveng-Ndoumou-Obame éternua : « Tsiaah ! » sur sa tête les cheveux se redressent. Une ride indéfinissable barre la moitié de son visage « Ela-Minko-M'Obiang ! fait-il tout haut, hum ! ». Du fauteuil installé sur la véranda pour lui permettre de respirer l'air frais, il se lève, entre dans la maison, traverse trois chambres, aboutit à la quatrième au milieu de laquelle brille comme un miroir une mare limpide. Il y jette un coup d'œil, fronce les sourcils... L'image d'Ela-Minko ligoté apparut : Nkabe-Mbourou lui administrait la correction la plus spectatulaire qu'aucun homme de la tribu des Flammes n'avait jamais reçue.

« Par toutes les tombes de la tribu !... » jura Oveng-Ndoumou-Obame. Puis il sauta et plongea dans la mare.

Il s'enfonça comme un corps impalpable dans les entrailles de la terre, atteignait le pays des fantômes où son grand-père Obame-Ndong. après sa mort, était devenu un chef vénéré.

Apercevant son petit-fils, Obame-Ndong sursauta et questionna :

— Eh, Oveng-Ndoumou, que viens-tu faire ici ?

— Notre pays, grand-père, commence à sentir la poudre. Mon envoyé Ela-Minko-M'Obiang a des ennuis sur les rives du fleuve Mveng-Metué. Je me porte à son secours et punirai comme cela se doit l'énergumène qui a osé l'affronter.

— Oui, mais fais bien attention. Ce pays est pourri d'hommes puissants et je n'ai aucune envie de te voir garrotté comme une antilope capturée par un chasseur. En tout cas si pareille mésaventure devait t'arriver, tâche de te sauver et viens te cacher ici.

— Quelle plaisanterie, grand-père ! A titre d'exemple, veux-tu que je démontre à tes fantômes à l'instant que je suis la puissance même ?

— Non. Tu as beaucoup à faire là-bas sur les rives du grand fleuve Mveng-Metué, et ne commence pas par t'épuiser inutilement en chemin. Je ne demande pas mieux que de te voir commander le monde. Mais encore une fois, fais attention. La jeunesse n'a jamais eu raison de la sagesse des vieillards, fussent-ils fantômes.

— C'est à vérifier, grand-père, mais je n'ai pas de temps à perdre car, à présent, Ela-Minko passe un très mauvais moment.

Oveng-Ndoumou-Obame traversa le grand pays des fantômes, plus peuplé que l'humanité de la surface. Dès qu'il se trouva sous la tribu des Orages, il se redressa et, tel un nageur sortant de l'eau, émergea à l'endroit où Nkabe-Mbourou fouettait Ela-Minko-M'Obiang.

— Arrête, ver de terre de la saison des pluies, hurla Oveng-Ndoumou-Obame.

Instinctivement Nkabe-Mbourou recula, surpris par cette inconcevable apparition. Oveng-Ndoumou-Obame bondit, se jeta sur lui comme un fauve sur sa proie, le saisit par la taille, le souleva puis le précipita brutalement contre le sol rouge. Le choc fit échapper le grelot et le sifflet métalliques des mains de Nkabe-Mbourou. Oveng-Ndoumou Obame les ramassa et les remit à Ela-Minko qui venait d'être miraculeusement débarrassé de ses liens invisibles.

Nkabe-Mbourou se releva, regarda haineusement Oveng-Ndoumou-Obame, fit quelques pas en arrière comme un bouc surexcité, puis se rua... Oveng-Ndoumou-Obame reçut au bas-ventre le plus impétueux coup de pied de la tribu des Orages. Mais Nkabe-Mbourou eut l'impression d'avoir tapé contre du fer car il alla s'affaler sur le sol, la jambe droite fracassée ! Oveng-Ndoumou-Obame se mit à rire !

— Eh, homme de la tribu des Orages, tu sais te battre, iro-

nisa-t-il. Si ta faiblesse n'appelait ma pitié, je t'aurais déjà envoyé au royaume des Fantômes.

— Hommes de la tribu des Flammes, tu es puissant. Cependant je vais me venger. Tu es loin d'avoir la paix et tu ne feras pas disparaître le fer de la surface de la terre.

S'asseyant péniblement, Nkabe-Mbourou se frappa la poitrine. Une corne d'antilope en sortit, qu'il porta à ses lèvres et siffla. Le silence régna dans la forêt et sur la montagne. Seul le grand fleuve Mveng-Metué se mit à rugir bruyamment. D'énormes vagues rouges s'y levaient et venaient percuter le rivage. Peu à peu le calme revint. Puis au fond du fleuve une maison de pierre s'éleva, sortit de l'eau, en rasa la surface et vint se planter devant Nkabe-Mbourou. Une porte s'ouvrit et une jeune femme apparut.

Ce fut pour Oveng-Ndoumou-Obame l'un de ces moments de la vie dont le souvenir s'estompe difficilement. Une secousse lui remua le cœur qui se mit à battre violemment dans sa poitrine de fer. Vraiment, depuis sa naissance, il n'avait rien vu d'aussi beau.

Cette fille de la tribu des Orages avait le teint cuivré, le regard étincelant, un nez fin, des lèvres arrondies. Lorsqu'apercevant son père mutilé elle ouvrit la bouche pour exprimer sa surprise, elle montra des dents plus blanches que les grains frais d'un épi de maïs. Elle pouvait avoir une vingtaine de grandes saisons sèches, âge qui donnait à ses seins nus la grosseur de deux papayes en maturation. Le revêtement en robe de panthère qui enserrait ses seins la rendait féline. Elle se tourna vers Oveng-Ndoumou-Obame et dit :

— Pourquoi, fils de la Méchanceté, as-tu brisé la jambe de mon père ?

Sa voix était douce et fascinante.

— Par tous les morts de ma tribu, jura en tremblotant Oveng-Ndoumou, je n'ai pas touché à la jambe de ton père. Aussi je serais bien lâche en m'attaquant aux faibles.

— Ma fille, intervint Nkabe-Mbourou, cesse de parler avec cet homme de malheurs. Venge-moi de cet impudent. Tu es mon sang, Eyengo-Nkabe-Mbourou, tu es mon sang et mon sang vient de subir la plus abominable des injures. Pars d'ici, traverse le pays des pystères et atteint le pays des Immortels. Vois Engouang-Ondo, fils d'Ondo-Mba et d'Elessogue-Bendomé (7), l'homme qui possède le plus puissant vampire du monde, l'homme que ses frères appellent Beko-Ondo ou l'Altier et les jeunes filles Nang-Ondo ou le Magnifique, le chef guerrier d'Engong, l'Immortel des Immortels. Dis-lui qu'Oveng-Ndoumou-Obame. de la tribu des Flammes, m'a brisé une jambe et anéanti ma puissance. Dis-lui que l'homme de la tribu des Flammes prétend détruire le fer de

(7) **Elessogue Bendome :** Nom de la mère de Engouang Ondo.

la surface de la terre. Par son arrière-grand-père Evine-Etsang s'il ne vient pas me venger, c'est qu'il sera incapable de devenir ton époux !

— C'est moi qui serait son époux et non l'homme d'Engong, hurla Oveng-Ndoumou-Obame jaloux.

Mais Nkabe-Mbourou se frappa la poitrine. Une dent d'éléphant jaillit. Il la lança sur le dos de sa fille qui fut catapultée dans les airs. Elle partait à Engong...

***

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Qe les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le mvett !...

Philippe Ndong-Ndoutoume :
Ancien chef du Service de la Documentation Pédagogique et Culturelle au Ministère de l'Education Nationale du Gabon.